

# JOURNAL DES DAMES

## ET

## DES MODES.

~~~~~  
*Ce Journal paraît tous les dix jours, le 1<sup>er</sup>, le 10 et le 20 de chaque mois. Chaque numéro contient de une à cinq Gravures coloriées : Modes, Meubles et Bijoux. — Les bureaux sont : rue La Boétie, n° 62.*  
 ~~~~~

~~~~~  
*Le tirage est limité à 1.250 ex. numérotés. — Le prix de l'abonnement est fixé à 100 francs par an pour la France et 120 francs pour l'Etranger. Il est tiré en sus 29 ex. de luxe : dont 5 sur vieux Japon avec 3 états des grav. à 500 fr. par an ; 12 sur Japon impérial avec 2 états à 300 fr. et 12 sur Japon impérial à 200 fr. — Il n'est pas accepté d'abonnement d'une durée inférieure à un an.*  
 ~~~~~

P A R I S.

Ce 30 juin, 1912.

C'a été le Derby des mackintosh et des caoutchoucs, avec, comme nuance dominante, le beige ou le khaki.

Au départ il tombait tout ce qui peut tomber, sinon plus. Et quand vers deux heures, au premier rayon de soleil, les élégantes ont laissé glisser leurs gaines de gabardine, au lieu des brillantes chrysalides qu'on espérait encore, ce fut une sombre floraison de mornes tailleurs et de prudents costumes de golf. A peine quelques mousselines claires et quelques jupes de dentelles, sous lesquelles grelottaient des dames plus gênées que fières. Seule note de chic nouveau : la faveur grandissante des boucles d'oreilles à longues pendeloques. Cela donne aux femmes un air d'Anglaises, de milliardaires américaines, ou de Constantin Guys, on ne sait pas exactement. Pour la plupart, cela ne les met guère en beauté. Mais depuis quelque temps, toutes les femmes étaient si uniformément bien, que pour se distinguer de la masse il ne restait plus d'autre ressource que de s'enlaidir. D'ailleurs, même entre ces girandoles, les jolies personnes restent loin d'être « undésirables ».

Du côté des Messieurs, le mauvais temps a encore accentué la déroute du haut de forme. Tout juste si on en comptait une quinzaine au pesage, ceux des quinze propriétaires sûrs de gagner le Derby et qui arboraient le tube comme la coiffure inséparable des grandes circonstances.

Ex. N°  867



On s'est étonné de tant de foule malgré tant de pluie et on en a conclu au développement de l'esprit sportif. La vérité est que, nul favori ne s'imposant dans la grande épreuve, chacun pouvait espérer la grosse cote. On est donc venu là un peu comme à la loterie.

Pour décrocher le bon numéro, des tas de systèmes s'offraient, dont le moins aléatoire consistait à prendre les chevaux ayant bien couru sur 2.400 mètres. Il y en avait, au total, trois. Ce n'était pas ruineux et après la victoire de Friant II à trente-deux contre un, cela a tourné à la petite fortune.

Le triomphe du fils de Champaubert — suivant les courses superbes qu'il venait de fournir et qu'on oubliait trop — ne pouvait qu'être très sympathiquement accueilli. Et puis, son propriétaire, le Prince Murat, jouit d'une grande popularité dans les milieux mondains. A l'arrivée, dans les tribunes, une dame criait :

— Bravo Murat ! Moi, j'aime que ce soit les gens chics qui gagnent !

Impossible de mieux traduire des sentiments de la majorité de l'assistance.

Selon la mode anglaise, le prince Murat a ramené son cheval dans le paddock par la bride. En réalité, cette mode est bizarre. On verrait plutôt tenant la bride l'entraîneur à qui est dû le succès, tandis que le propriétaire ne figure guère que comme bailleur de fonds. C'est un peu comme si, dans les théâtres, le commanditaire accompagnait sur la scène l'étoile qui vient saluer le public.

La rentrée aux balances de l'heureux propriétaire n'en a pas moins obtenu la plus enthousiaste ovation. Et même dans la chaleur communicative du pesage, une autre altesse princière n'a pas hésité à sauter au cou du vainqueur. Si cette mode de l'accolade prend, il faudra désormais admettre quelques dames dans l'enceinte réservée. Leurs baisers seront aussi flatteurs et quelquefois plus agréables.

UN LAD.

~~~~~

#### LE GRAND STEEPLE.

La cohue et la chaleur. Une légende veut que le Grand Steeple soit la journée des « grandes élégances ». C'est, en vérité, le 14 Juillet du turf. Tribunes bondées, planches où les promeneurs s'écrasent, on se demande pour qui ces frais de toilettes que personne ne peut voir. D'ailleurs, un journal sportif avait pris ses précautions : il avait photographié les toilettes la veille.

Du côté masculin, majorité pour les hauts de forme. Ces



Messieurs de la rue Royale sont très à cheval sur cet article, et fût-ce par 30° à l'ombre, n'admettraient pas qu'on se présentât dans l'enclosure sans le tube réglementaire.

Le vainqueur très applaudi, Hopper, est un petit alezan trapu, râblé, avec une encolure énorme et qui ferait un cheval de chasse idéal. Si, en souvenir de sa victoire, son heureux propriétaire, M. Guerlain, ne crée pas un *Bouquet Hopper* ou une *Brise d'Auteuil*, il manquera à l'élémentaire gratitude.

UN AUTRE LAD.

~~~~~

On a très peu vu de fleurs sur les premiers chapeaux d'été, et déjà l'on prépare les chapeaux de velours du mois d'août.

~~~~~

Une de nos élégantes les plus raffinées portait, l'autre soir, dans ses cheveux du roux le plus éclatant, une barrette et un peigne à haute galerie en jade vert émeraude.

L'effet n'était pas laid, mais seulement bizarre.

~~~~~

La dernière et la plus rare nouveauté qui ait fait son apparition dans la mode printanière est une sorte de grand manteau sans manches, ni col, ni revers, et tout entier fait en peau de Suède. La couleur douce et mate de cette étoffe convient merveilleusement aux teints distingués. — Inutile de dire que ce manteau ne se porte qu'en voiture.

~~~~~

A l'un des derniers dîners du dimanche au Ritz, le prince Agha-Khan témoignait de son exotisme par trois perles — une blanche, une rose, une noire — piquées en guise de boutons au plastron de sa chemise.

~~~~~

*Qu'il ne faut pas aimer les œuvres d'art  
pour leur valeur.*

Des gens, je pense, bien ennuyés en ce moment, ce sont les gens de goût...

Il faut les plaindre. Il faut les plaindre parce que, d'abord, à notre époque, chacun se pique d'avoir du goût. Ensuite, parce que ceux qui en ont véritablement sont rares et qu'on doit leur témoigner une certaine considération. Donc, les gens de goût sont dans l'inquiétude. Vous savez, en effet, quel cas ils faisaient de l'art ancien — et même de tout ce qui n'a rien à voir avec l'art, mais qui est ancien. Qui est ancien jusqu'à un certain point, — car, dans le vif sentiment qu'éprouvent les gens de goût pour ce qui ne date pas d'aujourd'hui, ce qui date d'hier suffit à satisfaire leur besoin d'ancienneté, de *patine*. Ah! la patine, ce



délicieux habit dont le temps seul peut vêtir les flancs d'une œuvre d'art ou, plus simplement, de tout objet sorti des mains de l'homme, comme nous l'avons aimée. Nous l'aimons tant que nous avons inventé des moyens sûrs et perfectionnés de tout patiner autour de nous.

Les gens de goût qui ne sont pas très difficiles et pas très connaisseurs, se contentent d'objets modernes, *mais patinés*, tandis que les autres exigent une patine non improvisée, déposée lentement par les années sur l'épiderme des tableaux et des boiseries, des laques et des faïences, des dorures et des velours.

Les Américains eux-mêmes, à qui, cependant, ces jouissances devraient être bien indifférentes, et qui ne devraient se soucier que de posséder des ameublements confortables, ont été pris de la même folie, de la même passion; il leur faut, pour mener leur fiévreuse existence, des décors évoquant — hélas! le plus souvent de quelle manière! — la Renaissance italienne ou les *xvii<sup>e</sup>* et *xviii<sup>e</sup>* siècles français... Après avoir dicté toute la journée des lettres à des sténographes et vécu dans le bourdonnement assourdissant des machines à écrire, ils éprouvent le besoin de s'asseoir dans le fauteuil de Talleyrand, devant le bureau du duc de Choiseul. Les femmes ont un salon où les souvenirs de Mme de *Pompadour* et de la Reine *Mary-Antennett* abondent, où les murs sont décorés de rocailles, peinturlurés de petits bouquets et les sièges tendus de soie tissée des mêmes fleurs. Devant ces guirlandes, ces arabesques de roses « pompon », on ne verra qu'orchidées de toutes nuances et des formes les plus biscornues. Nos yankees ne s'aperçoivent pas du contraste et ne sauraient en souffrir, non plus que de voir sur le fameux bureau un appareil de téléphone et des lunettes d'automobile!

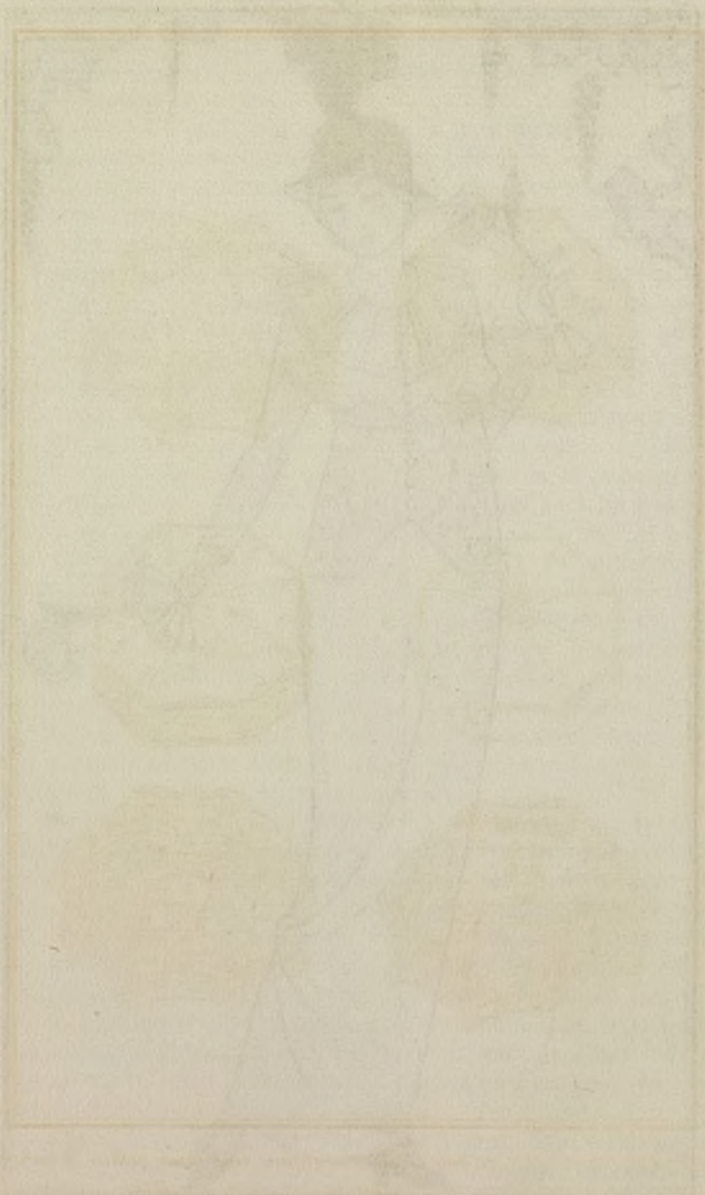
Cette manie, qui empêchait un art vraiment moderne de prendre l'essor, avait un inconvénient qui ne tarda pas à se manifester et qui est devenu une calamité pour les gens de goût, ces gens de goût auxquels je faisais allusion au début de ces lignes.

Les nombreux bureaux du duc de Choiseul existant, les innombrables « coiffeuses » ayant appartenu à la Pompadour, les pendules au chiffre de la dauphine, les sièges où l'A et l'M de Marie-Antoinette s'enlacent, même n'ayant jamais appartenu à leurs propriétaires présumés, même truqués, devaient finir par manquer. Il était, en tout cas, impossible d'en posséder deux exemplaires dans la même maison... La France s'est donc trouvée rapidement épuisée de devoir fournir ainsi à des gens si avides, si insatiables et si fortunés, des boiseries, des bureaux, des sièges, des tapisseries, des statuettes et des pendules, des biscuits et des pastels.





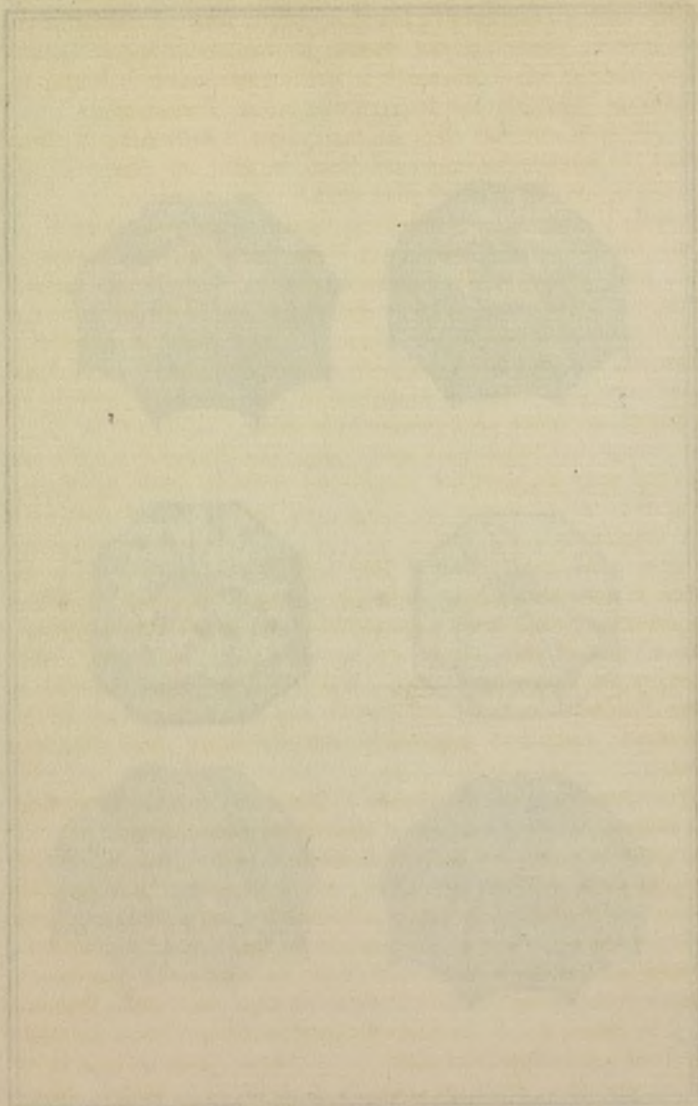
*Vaillieur de Satin gris de perle. Chapeau de paille noir*







*Ombrelles nouvelles: 1. en soie Naki et cretonne imprimée pékin. 2. en crêpe de Chine peint à la main. 3. ombrelle de jeune fille en taffetas rose. 4. en mousseline imprimée fond blanc. 5. en mousseline à fleurs nouvelles. 6. en cretonne imprimée à carreaux et fleurs*



Ayuntamiento de Madrid



Les spécimens de notre art décoratif passé qui restent encore chez quelques particuliers sont de plus en plus rares. Les grandes ventes, auxquelles les Américains sont représentés par des courtiers, possédant des carnets de chèques si épais, appauvrissent chaque fois l'ensemble de notre patrimoine de toutes les acquisitions destinées aux halls et aux salons d'outre-mer.

Ce qui était courant chez nous, l'objet d'autrefois, le vieux fauteuil, le bonheur-du-jour, devient de plus en plus rare et, par conséquent, de plus en plus cher.

Et voilà pourquoi les personnes douées d'un goût raffiné, — qui ont besoin pour aimer la vie d'un cadre qui leur évoque le passé, leur permette de supposer que le courant des années s'est arrêté devant leur seuil et qu'un peu de l'âme de ceux qui les ont précédées habite en elles, — sont dans la désolation depuis que les dernières grandes ventes ont donné aux objets anciens une plus-value si marquée et fait renchérir encore les marchands sur leurs prétentions de la veille.

Un canapé qui valait deux mille cinq cents francs il y a dix ans et qui est payé aujourd'hui vingt-cinq mille en vente publique, vaut-il deux mille francs ou vingt-cinq mille? Est-il destiné à valoir cinquante mille francs en 1918? Ces meubles qui nous plaisaient pour leur grâce et leur complaisant aspect, leur air habitué à nos aises, leur richesse presque toujours discrète, nous semblent rébarbatifs aujourd'hui, inquiétants de mystère. On ne s'y assied plus, on ne s'y accoude plus, on ne les prend plus entre les doigts sans songer à leur valeur, sans calculer la somme d'intérêts annuels qui dort en eux, qu'ils dévorent silencieusement, sous leur apparence aristocratique, leur élégante légèreté.

L'américanisme les a détournés de leur rôle, écartés du chemin qu'ils étaient destinés à suivre à travers les générations.

Les gens de goût sont dans la désolation et le marasme. Il faut avoir plusieurs millions de rentes, non seulement pour pouvoir s'acheter un mobilier de salon *convenable*; mais encore, pour oser le conserver lorsqu'on en possède un qui sort de l'ordinaire. Les amis qui viennent vous voir et qui ne manquent pas de s'y connaître vous disent : « Le même a fait trois cent mille francs, hier, à la vente Z... , je connais quelqu'un qui vous en donnerait trois cent cinquante mille... » Aussi, pour ne pas avoir l'air d'un parvenu, d'un ignorant ou d'un fou..., malgré vous, il faut bien que vous finissiez par vous défaire de votre mobilier, par le vendre — comme un vulgaire paquet de Rio-Tinto..., ce qu'il est en réalité devenu !

ALBERT FLAMENT.



## L'ORÉE.

Toute la nuit de juin embaume à nos fenêtres ;  
 Là-bas , à deux cents pas du seuil , c'est la Forêt ,  
 Océan végétal , sombre milliard d'êtres  
 Que je sens respirer sur un rythme secret .

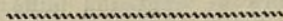
Un oiseau , de son arbre obscur , doit voir ma lampe  
 Palpitante à travers les lilas du jardin ,  
 Comme une étrange fleur de feu , que sur sa hampe  
 Fait parfois osciller un coup de vent soudain . . .

O douceur , douce autant que son nom , de l'Orée  
 Où la grande forêt expire en champs étroits  
 Et joint la mousse verte à la moisson dorée !  
 Confins délicieux des plaines et des bois !

C'est là que la maison de ma vie est posée ,  
 Sous les grappes d'un lierre épais qui la bénit ,  
 Le faite dans le vent , le seuil dans la rosée ,  
 Ouvrant large à de verts lointains chaque croisée ,

Telle qu'un songe humain au bord de l'infini !

FERNAND GREGH .



## L'INCOMPRIS.

Les hasards de l'existence me firent pénétrer chez les Gambry en qualité d'ami intime . Bientôt ils ne purent pas plus se passer de moi que je ne pouvais me passer d'eux . Ils étaient arrivés à ce moment conjugal où les deux époux ne forment plus qu'un seul être — qui s'ennuie . Pour moi , las des restaurants , j'appréciais dans cette maison mieux que la chère , d'ailleurs médiocre — les gens de lettres se nourrissent mal ! — la cordialité reconnaissante avec laquelle j'étais reçu . Je représentais chez eux l'oisif élégant ; je documentais le mari sur le beau monde où il ne fréquentait point et la femme sur les grandes manières qu'elle ignorait . Gambry est un de ces auteurs dramatiques éprouvés avec lesquels les directeurs sont toujours sûrs de couvrir leurs frais , en attendant la déception que leur ménage la pièce d'un écrivain plus illustre . Il s'est créé une spécialité dans le genre gai . Rien ne saurait rendre l'indifférence de l'aimable Clémentine , en ce qui concernait les œuvres de son mari :

— Il ne s'occupe que de « ses écritures » , répétait-elle , et je passe au second plan .

Elle voyait pour la première fois ses pièces à la répétition générale et ne s'intéressait qu'aux recettes , productrices de robes , de chapeaux et de menues fanfreluches . Gambry , petit et porteur d'une barbe funèbre , se résignait à ce dédain que partageaient



les artistes et le public . L'époque est dure aux amuseurs et propice aux poètes tragiques et aux philosophes . Aussi nos entretiens n'avaient-ils rien de littéraire ; je rapportais des anecdotes de club en buvant , l'hiver , du thé parfumé de citron , l'été , un cup aux fraises que Mme Gambry fabriquait comme un ange . Une seule fois , comme nous étions seuls , elle me livra une demi-confiance :

— Moi aussi , soupira-t-elle , j'étais romanesque quand on m'a fiancée . . . Hélas ! . . .

Cependant son vaudevilliste d'époux s'empâtait doucement et vérifiait , par son aspect physique , cette observation de Balzac : « Le travail ne rend pas beau » . Il lui arrivait de garder ses pantoufles pour le dîner et d'appeler sa femme « ma bonne amie » à quoi elle eût , visiblement , préféré une insulte .

Et Gambry termina sa comédie en quatre actes : *l'Incompris* . Il voulut nous la lire , un soir ; mais sa femme l'en dissuada brutalement :

— Non ! Non ! Merci ! M. Adrien ne viendrait plus ! Ces lectures , c'est à mourir d'ennui . . . Nous irons à la répétition générale , n'est-ce pas , monsieur Adrien ?

Comme je protestais , il eut un geste de lassitude et nous parlâmes d'autre chose . Le soir de la répétition générale arriva . J'occupais une baignoire avec Mme Gambry . Quelle ne fut pas notre stupéfaction en constatant que le vaudevilliste avait changé son genre et que ce genre triomphait . C'était un drame violent et poignant , âpre et douloureux . Un drame d'amour . Toutes les souffrances d'un amant incompris y étaient exposées avec une sorte de concentration sourde et de calme désespéré .

— C'est splendide ! m'écriai-je , les larmes aux yeux , quand le rideau fut tombé sur le premier acte .

— Ce n'est pas mal ! concéda Mme Gambry , préoccupée ; mais où diable a-t-il pu chercher tout cela ?

« Bravo ! pensai-je , elle est jalouse , et ce brave garçon est en train de conquérir ce soir non seulement Paris , mais encore sa femme ! »

Au dénouement , après qu'une ovation enthousiaste eut salué le nom de l'auteur , elle se précipita sur son mari , l'arracha à ses nouveaux admirateurs et nous entrâmes dans un restaurant où un cabinet particulier nous attendait .

— Rodolphe , tu vas me dire , maintenant , s'écria Mme Gambry , quelle créature t'a inspiré cette pièce ? Car , enfin , il a fallu la vivre pour l'écrire de telle sorte et je serais curieuse . . .

Elle haletait ; ses yeux étincelaient ; elle était vraiment très belle ainsi et il y avait de l'amour et du plus tendre au fond de sa fureur .



— Mais, se hâta de bégayer le mari, c'est toi, c'est toi, ma chérie... Tu es la seule femme que j'aie jamais aimée... mon seul modèle et, je puis le dire devant Adrien, comme tu semblais ne plus m'aimer...

Les yeux de Mme Gambry s'éteignirent. L'autre pleurnichait, brisé d'émotion. Elle lui prit la main qu'elle tapota distraitemment :

— Pauvre, pauvre Rodolphe, dit-elle; voyez-vous ça!... Je ne t'aurais pas cru si sensible!... Alors, c'était moi, ton bourreau... Oh! oh! mais je ne suis pas une si méchante femme... Sois raisonnable, Rodolphe... voyons, tu ne vas rien pouvoir manger, allons, mouche-toi...

Et rien ne saurait exprimer le mépris qui passait dans ses paroles...

HENRI DUVERNOIS.

### MODES.

Les jeunes élégants que l'on a vus, dès le début de la saison, se promener au Bois et rue de la Paix tête nue, en tiennent décidément pour cette originalité qui n'est pas encore une mode, mais dont ils s'évertuent à en faire une. On les a revus dans les couloirs de quelques théâtres, toujours tête nue, le claque fermé dédaigneusement tenu du bout des doigts. On les reverra, annoncent-ils, en bien d'autres endroits. Quelques jours d'été, un beau soleil, un bon orage avec tonnerre, éclairs, pluie torrentielle — pluie torrentielle surtout — contrarieront peut-être ces projets et auront raison de ces petits écervelés contre qui il n'est pas exagéré que l'eau et le feu du ciel se liguent. En même temps que la tête découverte, nos messieurs affectent de conserver leurs mains nues. — Avec le smoking et le chapeau de paille, il faut porter les chaussettes de soie blanche et les escarpins : on ne va pas dans une autre tenue au Music-Hall ou dans les Casinos des Villes d'eaux. Une canne distinguée se doit d'être en corne de rhinocéros. — Quelques dames ne portent plus de manteaux du soir; elles préfèrent s'envelopper d'une large pièce de tulle ou de mousseline de soie et c'est l'avantage d'être beaucoup plus chaud et plus embarrassant que les vrais manteaux. Celles à qui la nature en son iniquité n'a pas départi une académie de beau style feront bien de s'interdire cette parure sculpturale.

A la feuille de ce jour sont jointes les gravures 8 et 9.

La reproduction des gravures et des articles de ce journal est absolument interdite, même par extrait.

Le Gérant : JACQUES DE NOUVION.

Imp. de Vaugirard, Paris.